

INTRODUCTION

Pendant longtemps j'ai eu peur de lire *Motorman*. Il m'avait été recommandé dans de tels chuchotements que je m'attendais à quelque chose d'incendiaire et d'illicite au point de déstabiliser. Non seulement le lecteur de ce roman affolant se consumerait, semblait-il, mais il pourrait aussi être incarcéré à titre posthume pour avoir lu le livre – un bocal de cendres reposant dans une cellule de prison. On ne me parlait pas souvent de livres de façon si impérieuse, comme s'il s'agissait de contrebande, de narcotiques ou d'artillerie. Il y avait la promesse chuchotée que la lecture de *Motorman* allait m'en mettre plein la vue. Il y avait l'assurance qu'une fois que je l'aurais lu j'en baverai de respect et d'admiration, une admiration d'écrivain, l'admiration que l'on peut éprouver à observer un maître fou à l'œuvre, David Ohle, qui, de manière impressionnante, taillerait des trous noirs et profonds dans l'édifice de la langue anglaise.

J'étais, c'est le moins qu'on puisse dire, sur mes gardes et jaloux par avance, je m'insurgeais contre l'idée même de *Motorman*. Son existence me gênait, et j'étais devenu méfiant, craignant d'être artistiquement paralysé par son intense bizarrerie et l'inventivité qu'on lui prêtait, par son art tout à fait sans précédent de décimer la fiction-telle-qu'alors-nous-connaissions. À l'époque, quand les quelques auteurs que je connaissais et moi-même fantasmions davantage sur *la manière* dont les lecteurs pourraient réagir à ce

que nous écrivions plutôt que sur *ce que* nous pourrions écrire exactement – nos lecteurs seraient projetés en l’air et incapables d’atterrir, transformés en une gélatine muette, ils formeraient une armée, créeraient une nouvelle langue, ou simplement fondraient pour devenir une forme malléable si bien que nous pourrions utiliser cet « enduit de lecteurs » pour bâtir un abri en plein air à Duluth –, la réaction du lecteur d’Ohle était le summum de ce qui, selon moi, pouvait être accompli. Ses fans étaient si sereins. Refusant toute polémique, ils pouvaient faire remarquer avec désinvolture qu’il était le meilleur du moment, l’auteur de fiction le plus original, le plus étrange, le plus singulier dont quiconque avait jamais entendu parler. L’aspect le plus déconcertant de leur allégeance était leur apparente indifférence au fait que je l’aie lu ou non – d’ailleurs, ils semblaient préférer peut-être que je m’abstienne. Ça leur ferait une plus grosse part du butin, après tout. Trop de lecteurs risquaient de gâcher le livre. Cette approche antimissionnaire est assurément la meilleure tactique de recrutement. Les lecteurs d’Ohle faisaient comme s’ils ne devaient plus jamais lire un auteur de fiction aussi inventif. Ils avaient lu le genre de livre qui éteint enfin la soif, un livre ultime qui pourrait jouer le rôle d’une sorte de bible, source de tout ce qui pourrait bien venir après – le texte matrice de toute nouvelle fiction. Je pouvais essayer de leur parler d’un autre auteur, éventuellement tout aussi obscur, intense et délirant, ils écoutaient alors poliment, disaient « Ah », puis m’assuraient que celui ou celle dont je chantais maladroitement les louanges n’arrivait pas à la cheville d’Ohle. Ohle était sur un filon d’une sublime étrangeté qu’il concoctait avec tant de facilité qu’on aurait dit qu’il écrivait dans son dos. Ses phrases mêmes semblaient équipées de traceurs qui généraient des étonnements seconds et troisièmes dans le sillage du feu d’artifice premier. Ohle était l’arpette qui résultait d’un incident glandulaire auquel étaient mêlés Flann O’Brien, Leonora Carrington, Philip K. Dick, Raymond Chandler, Borges et Raymond Roussel. En supposant que ces écrivains aient tous vécu au même moment et partouzé gaiement en s’échangeant leurs organes.

Et le gros truc, c'était toujours la rumeur (toujours pas confirmée) selon laquelle Ohle travaillait au Kansas pour William S. Burroughs, transcrivant chaque matin les rêves du bonhomme.

En d'autres termes, on disait de David Ohle qu'il était le gardien de l'inconscient de William S. Burroughs*.

On pourrait opportunément se demander à quoi ressembla l'entretien d'embauche, mais c'est là une curiosité qu'il vaut mieux laisser de côté pour une autre fois. On soupçonne, pour bientôt peut-être, une éruption de pièces en un acte afin de concrétiser l'idée pour nous.

J'ai fini par lire *Motorman*, prudemment, me déplaçant à travers ses pages sombres avec un mélange de méfiance et d'anxiété, m'attendant à être frappé d'aphasie. J'ai bientôt découvert que le livre était plus méfiant et anxieux que je ne l'étais moi-même, gonflé par un mélange d'effroi et d'apathie, un monde témoignant d'un salubre irrespect pour la physique et les lois de la biologie. Mais pas de la SF. Pas du réalisme magique. Quelque chose d'unique en son genre. Un récit bien plus construit que ce à quoi je m'attendais, bien plus focalisé sur un personnage et ses combats, même si ce personnage a dans la poitrine quatre cœurs de mouton, et une tendance à fumer des *fracasticks*. Je m'attendais sans doute à trouver dans les pages de *Motorman* un nouvel alphabet, un texte exigeant, inintelligible, farouchement expérimental et annihilant qui colle-rait une bonne gifle à mon aptitude à traiter la langue, tant et si bien que je succomberais, finirais en tas informe sur mon tapis, gémissant en espagnol. Mais j'ai découvert un livre curieusement tendre qui utilisait l'imagination comme une pensée après coup,

* *N.d.T.* : Le 15 décembre 2010, David Ohle a fait parvenir au traducteur la précision suivante : « J'ai effectivement travaillé pour William Burroughs au transfert de ses tapuscrits en fichiers informatiques. Je lui faisais aussi à manger les jeudis soir, l'accompagnais au tir, le conduisais à la clinique lui fournissant sa méthadone, j'ai porté son cercueil à ses obsèques, mais je n'ai jamais retranscrit ses rêves. Pas plus que je ne suis le gardien de ses rêves. »

certes puissamment, comme si de superbes feux à l'horizon étaient précisément la toile de fond susceptible de réinsuffler de la vie à nos histoires de quête d'identité, et de renouveler notre intérêt pour les choses les plus fondamentales. L'imagination extrême, pour Ohle, était simplement l'atmosphère dans laquelle une histoire primordiale de perte pouvait respirer plus librement.

Je ne suis pas mort, ni même n'ai pris feu durant cette phase de lecture, cependant j'ai découvert qu'Ohle avait généré, si ce n'était une influence sur la fiction qui viendrait après *Motorman*, du moins une ombre qui ne pourrait pas être ignorée, et qui nous rappelle que certains des itinéraires les plus provocateurs en fiction sont trop intenses et brûlants pour être suivis par d'autres. Et donc, s'il est peut-être vrai qu'Ohle a brûlé la route derrière lui, cette chaleur a suffisamment diminué pour qu'une nouvelle génération l'emprunte afin de lire à nouveau un livre novateur qui ne paraît pas moins actuel aujourd'hui, plus de trente ans après sa première parution. Ses anciens admirateurs peuvent à nouveau en vanter les mérites auprès d'une nouvelle légion de lecteurs, et le vocabulaire et l'échafaudage d'Ohle peuvent réintégrer la circulation sanguine de la culture.

J'avancerais que si *Motorman* n'avait pas été *publié*, mais *montré* dans une galerie d'art, plaqué page par page aux murs peut-être, alors son cachet et sa valeur ne feraient aucun doute, et Ohle serait désormais considéré comme un artiste conceptuel essentiel des années 1970, apparenté à quelqu'un ayant construit un canon à comportement en contreplaqué gondolé qui projetterait sur les passants l'une des sept principales émotions, chaque émotion équipée d'un fond en fourrure et d'une denture en état de marche. Qu'Ohle ait réalisé quelque chose de cet ordre, mais uniquement avec le langage, en évitant les briques et le mortier, voilà qui paraît encore plus étonnant, et pourtant ce n'est pas quelque chose qui arrive habituellement dans un livre, ce qui expliquerait peut-être en partie l'obscurité qui a suivi. Quand un livre est qualifié d'« expérimental », on entend un ghetto s'ouvrir pour l'engloutir, le bruit

de menues piécettes qui tombent dans la poche de l'auteur, alors même qu'expérimenter est une évidence dans les arts plastiques et d'autres types d'arts. C'est ce qu'on attend de l'œuvre. Sans expérimentation, on tombe dans le régionalisme ou plus simplement sur des œuvres merdiques. Sans ambition exaltée, on a les paysages marins correctement exécutés que l'on trouve accrochés dans le couloir de l'hôtel, la musique de relaxation à la con qu'on entend dans l'ascenseur. Sans le désir de produire quelque chose d'inédit dans telle forme artistique, on a des livres qui sont l'esquisse cynique des films qui leur donneront vie. On a des personnages avec des barbes qui jouent au hockey.

Les arts plastiques ont des critiques, clairement, tandis que les écrivains novateurs ont, pour l'essentiel, des chroniqueurs, dont la mission consiste de plus en plus fréquemment à déterminer le rapport qualité-prix que constituera l'achat de ce livre en utilisant des critères désolants tels que la lisibilité à la plage, la difficulté, la similitude, la dynamique du récit et la superficialité (continuez, de grâce!). Ou alors ce sont des plagiaires de quatrièmes de couverture, des poltrons qui paraphrasent consciencieusement le baratin de la promo pour leurs journaux. Mais plutôt que de mentionner les conditions culturelles évidentes (ou l'absence desdites) qui ont marginalisé de nombreux écrivains artistiques (par opposition à, eh bien, des écrivains d'autres sortes), en raison de ventes faibles – le public ne se trompe pas ! –, tandis que des plasticiens, dont la production n'est peut-être même pas vendue à une seule personne, peuvent travailler à la limite de leur art sans avoir à l'esprit le fardeau évident de faire plaisir au public (Snickers & chips), il semble préférable de se réjouir que ce livre soit enfin entre les mains de gens qui pourront le lire pour eux. C'est ce qui compte. Ce n'est pas un livre difficile, inutilement éprouvant, mineur ou vainement cérébral. *Motorman* est une œuvre centrale, vibrante de mythologie, créée par un artisan de la langue qui manifestement faisait office de médium et captait l'histoire du récit quand

il l'a écrite. C'est un livre traitant de l'avenir qui nous vient du passé, et nous sommes étonnamment pris en son milieu.

Si nous devons le cataloguer, *Motorman* pourrait être qualifié de « polar apathique », un roman policier sans carburant, le détective privé en moins, qui se déroule à l'intérieur d'un œuf évidé dont la coquille est parcourue d'ombres générées par une lampe de poche. Les inventions et les fabulations – les soleils doubles, les fausses années – semblent couler de la main gauche d'Ohle, ce qui revient à dire que ses accès de bizarreries ne sont jamais mis en avant, mais plutôt suggérés en sourdine, comme s'ils pouvaient aussi bien ne pas être réellement en train de se produire, et cela le distingue de nombreux auteurs de SF obnubilés par le concept, pressés de recouvrir de laque leur imagination jusqu'à obtenir un plein éclat et faire de leurs concepts un spectacle de musée.

Au plan de l'histoire, *Motorman* est un récit de fuite digressif, avec un personnage principal vaguement persécuté, du genre qu'on pourrait trouver chez Kafka. Mais tandis que les atmosphères bureaucratiques de Kafka étaient cliniques, grises, et typiquement raccord avec la réalité architecturale, Ohle a orné son monde d'un climat impossible, de structures temporelles illogiques et de pouvoirs de surveillance améliorés, incluant des accès de folie et de couleur qui auraient peut-être embarrassé le pauvre Kafka. C'est tout à fait à propos qu'Ohle cite Escher, dont les structures sans issue de fabuliste sont assez comparables à ce que Moldenke, le héros de *Motorman*, découvre en voyageant à travers un territoire baptisé les « fonds ». Escher crée des images qui paraissent logiques et cohérentes sur le papier, mais qui ne pourraient pas exister en trois dimensions. Elles revendiquent à la perfection la pureté de l'espace imaginé, l'insolubilité de ce qui peut être conçu. Elles militent en faveur d'une troisième dimension qui s'appellerait « déception ». Ohle, lui aussi, est expert lorsqu'il s'agit de tordre la véracité logique pour la plier aux caprices des scénarios les plus impossibles. Son expression est drôle et souvent exsangue,

du coin de la bouche, si bien que les étranges événements de son histoire semblent étonnamment vrais. Les adjectifs sont l'anathème pour Ohle. La précision et la clarté priment. Il est mathématique et concis dans ses descriptions, ne gâche jamais un mot. Et il est partisan du paragraphe court limité à une phrase.

Ce qui a l'art de vous cogner sur la tête, créant une propulsion y compris dans les tunnels narratifs les plus étrangement décorés.

Tunnels narratifs dans lesquels, en tournant la page, vous allez entrer.

Lire *Motorman* aujourd'hui c'est rencontrer la preuve qu'un livre peut à la fois être émouvant et excentrique, maculé d'humanité et artistiquement ambitieux, sens dessus dessous pour cause de chagrin et éblouissant par le spectacle qu'il offre. N'allez cependant pas le lire en vous croyant totalement hors de danger, même si je peux quasiment me porter garant en vue d'éventuelles réclamations : vous ne finirez pas en cendres. Aujourd'hui, il y a de fortes chances que vous échappiez à la combustion.

Maintenant, à vous de jouer.

Ben Marcus, 2004